



**ACTES**  
de la *Conférence nationale*  
et  
du 13<sup>e</sup> colloque de l'AQPC

---

*Les collèges,  
une voie essentielle de développement*

**Pour mieux écrire,  
passer au grand format**

par

**Joseph SOLTÉSZ,**  
professeur  
Collège de Drummondville

Association québécoise  
de pédagogie collégiale



Cégep de Chicoutimi



Fédération  
des cégeps



*Atelier JA2.5*

---

## Pour mieux écrire, passer au grand format

Joseph A. Soltész  
professeur  
Cégep de Drummondville

Un demi-millénaire de dictature de l'imprimerie s'achève: jusqu'à la révolution française, les écrits étaient réservés à l'élite; récemment, on a cru pouvoir généraliser la lecture et l'écriture pour tous. On sait avec quels succès. Le corps enseignant n'affirme-t-il pas encore volontiers -un peu péremptoirement et sans avoir toujours vérifié- que nos jeunes ne lisent plus? La vérité, c'est que, tous cancre confondus, nos élèves lisent autant -et peut-être même plus- que leurs parents et leurs grands-parents. Simplement, parce qu'il y a plus de choses à lire, plus variées, plus attirantes, plus visuelles. Et, surtout, ils lisent autre chose. Étrange symbiose entre l'effet et la cause, l'offre et la demande, c'est aussi à leur intention que, ces dernières décennies, s'est développé le marché du magazine, de la revue grand public<sup>1</sup>. Cette nouvelle approche médiatique imprimée, cette sorte de vidéo-textuel, -de texte visuel- fait pendant à l'audio-visuel des autres médias modernes. Elle se caractérise par la combinaison des images et du texte. Le meilleur exemple en est la bd<sup>2</sup> -le cauchemar de combien d'enseignants?- qui, tout en conservant les qualités fondamentales du livre (commodité, accessibilité, réutilisation...), ne véhicule pas les inconvénients et la lourdeur des médias électroniques.

Quand les nouvelles générations «lisent», elles le font autrement. Au lieu de s'installer avec leur livre, elles saisissent les magazines au vol et décryptent le texte comme s'il s'agissait d'images et, finalement, exigent de lui qu'il les informe comme toutes les icônes, fixes ou mobiles, dont nous les avons entourés: de biais, vite, en diagonale, sans trop entrer dans les détails, en sautant par-dessus le superflu: exactement comme on regarde la télévision, la vidéo, le cinéma...

Curieux! Cette manière de «lire» ressemble étrangement aux principes de la lecture rapide. Dommage que nous ayons omis de leur signaler que lire un simple texte pouvait se faire selon le même procédé, la même efficacité. Imaginons le paradis médiatique si nous avions aussi entraîné ces «jeunes qui ne lisent pas» à une technique de lecture-papier aussi redoutablement efficace que leur décryptage-image. Au lieu des pelletées de reproches que nous leur adressons régulièrement, il faudrait poser la question de savoir si ce que nous leur avons proposé (d'ancien) était vraiment adapté à leurs besoins (récents)<sup>3</sup> -surtout que nous aussi avons allègrement adopté les nouveaux médiums pour nos «loisirs».

Sans que nous ne nous en soyons rendus compte, même les instruments pédagogiques que nous utilisons avec nos élèves ou que nous leur proposons, se sont modifiés, en mieux. Il n'est pas tellement éloigné le temps où les enseignants se contentaient de feuillets minablement reproduits sur des machines à alcool. Aujourd'hui, avec la révolution informatique, beaucoup de documents distribués en classe atteignent une qualité qui ferait honneur à Gutenberg, pardon... à Marshall McLuhan!

Nous nous sommes donc adaptés à la technologie. Nos élèves aussi. Mais nous l'avons fait différemment: nous, la plupart des enseignants, attachés que nous sommes à nos livres, nous avons amélioré la présentation du papier; nos élèves, eux, se sont précipités sur les nouveaux produits, surtout électroniques et la bd.

\* \* \*

Si nous croyons toujours que la bonne vieille lecture et la simple écriture représentent encore des exercices qui méritent les efforts pour les faire aimer des élèves, il faut d'abord endosser le clivage médiatique entre nous et eux, et changer notre fusil d'épaule. Il faut rechercher des activités susceptibles, à la fois, de les placer dans l'environnement médiatique où ils se sentent à l'aise et de les stimuler à produire ce que nous attendons d'eux en termes d'écriture et de lecture.

La démarche pédagogique proposée ici ne prétend aucunement constituer *la* recette pour parvenir à cette fin. Il s'agit beaucoup plus d'une réflexion *pratique*, d'une amorce de changement de mentalité sur les conditions propices à l'arrimage efficace entre les habitudes médiatiques des élèves et celles de leurs enseignants: pour rechercher le consensus, tacite, quand les uns et les autres parlent de «lire» et d'«écrire». Dans cette approche beaucoup plus médiatique (d'où la teneur de l'introduction) que technique, il ne s'agit pas nécessairement de faire table rase de tout le passé, mais de chercher à nous adapter (les enseignants aux élèves et vice-versa) Sans oublier le fait qu'écrire, c'est aussi un plaisir. Pas seulement un *pensum*.

### Le grand format

Par rapport aux ouvrages denses et touffus de notre propre adolescence, le format de tous les supports des médias visuels modernes est plus grand que celui du livre standard: un écran de télévision, de cinéma, une page de bd. En même temps, sauf pour cette dernière, a été abandonnée la disposition en verticalité pour celle en horizontalité: alors qu'une page, -imprimée ou écrite-, est habituellement disposée à la verticale, les écrans électroniques sont plus larges que hauts<sup>4</sup>.

Les conséquences psycho-pédagogiques d'une telle mutation sont sans doute encore plus importantes qu'on ne le pense. Contentons-nous ici de la constater et de



l'exploiter à notre profit. Ce que nous préconisons, c'est le recours aussi fréquent que possible à des activités sur «grand format», comme le carton d'artiste de 57cm x 72 environ. Avec ses 4104 cm<sup>2</sup>, nous avons affaire à une surface presque 7 fois plus grande qu'une feuille de papier standard. Voilà qui change singulièrement la «vision» des choses, surtout quand on parle de lire et d'écrire. En changeant de matériau, même le carnet intime devient plus volumineux!

### Le support rigide

Cartonnée, l'affiche d'artiste ne peut plus se travailler de la même manière qu'une feuille de papier ordinaire. Même -et surtout- pour lire et écrire. Finie la possibilité d'avoir plusieurs feuilles lignées ou d'utiliser une règle pour écrire droit: il faut maîtriser un seul espace, différent, qui exige des instruments appropriés. Les lettres auront nécessairement un format plus grand, puisqu'une feuille de papier standard se lit tenue entre les mains (la plupart du temps, en position assise), alors que l'affiche se regarde au moins à une distance «bout de bras» (le plus souvent, debout.) Alors que l'écrit traditionnel peut être éparpillé sur plus d'une feuille, plusieurs pages, une affiche exige qu'on dise tout sur un seul et unique «exemplaire».

L'affiche, les élèves peuvent la disposer dans le sens qu'ils l'entendent (alors qu'ils n'ont guère le choix de présenter une feuille de papier autrement qu'à la verticale.) Depuis des années que je travaille «grand format», l'hypothèse suivante semble se dégager: s'ils choisissent de travailler à la verticale, l'aspect «texte» l'emporte; à l'horizontale, le dessin. En effet, les collages -qui sont si fortement visuels- se présentent généralement à l'horizontale. Même si tous ces exercices, si visuels soient-ils, sont d'abord des productions d'écrits en vue de la lecture. Survient alors un petit problème d'adaptation matérielle et médiatique: quand elle est oubliée -ce qui arrive bien souvent-, la marge, qui est le propre de la chose écrite, fait curieusement défaut<sup>5</sup>.

### Des instruments appropriés

Au lieu du simple crayon ou de la pointe feutre ordinaire de la feuille de papier, il faut utiliser un marqueur plus épais sur l'affiche. Mais le carton revient beaucoup plus cher que le papier ordinaire et, à cette échelle, corriger, gommer, effacer laisse des traces désastreuses. Il faut donc travailler soigneusement et vérifier sans cesse avant de procéder. Dans la plupart des cas, l'épure -cette technique de brouillon au crayon léger (propre aux dessinateurs professionnels) qui disparaît sous le trait plus gras- s'impose.

Voilà un des premiers avantages du grand format: le médium, le matériau lui-même oblige les élèves -et les enseignants qui les supervisent- à une concentration, à un souci de qualité inhabituels. Et ce, dès le brouillon.

Réciproque de cette constatation: la production «papier» des élèves ne serait-elle pas toujours satisfaisante parce qu'elle représente une solution matérielle de facilité? Si on «manque son coup», on peut arracher la feuille dans un geste de colère et recommencer sur le «propre», petit, jetable et bon marché. Plus cher, le grand format invite à procéder à l'opposé: en soignant le support.

### La production texto-visuelle

Personnellement, c'est surtout dans mes cours de discours poétique et de création littéraire que j'exploite le grand format: collages, calligrammes et, dans la mesure où ils s'y prêtent, anthologies ou journaux de bord et montages poétiques. Mais rien n'en exclut l'exploitation dans d'autres domaines, même en dehors du français. Au contraire, la publicité nous a largement habitués à retrouver l'affiche un peu partout. Pourquoi ne pas en faire autant en classe?<sup>6</sup>

Le principe est toujours le même: la production visuelle conditionne la production textuelle, et vice-versa. Dans le cas du calligramme et du collage, c'est l'image, le dessin qui va déterminer la marche des opérations (même si, occasionnellement, le texte se présente en premier.) En revanche, illustrer, enjoliver, agrémenter un recueil (journal de bord ou anthologie) part du principe inverse: c'est le texte qui appelle la broderie graphique.

Surtout auprès des élèves les plus faibles, l'apport du support visuel et graphique constitue une béquille qui, parfois, leur permet de soigner -enfin!- un travail écrit qu'ils ont à produire. Dans certains des cas les plus désespérés, ce déblocage est précieux.

Limités par la surface et le format donnés, les écrits d'affiche ne peuvent être que courts. Jamais plus d'une centaine de mots. Ils permettent donc une rigueur dans l'élaboration et la correction généralement impossible autrement, faute de temps. Personnellement, je supervise non seulement le travail final, mais aussi, en cours de route, les divers brouillons successifs. Cela me permet d'exiger (sans hélas! y parvenir toujours...) une qualité linguistique irréprochable pour le produit fini. Avec son corollaire que les élèves acceptent de bon gré: la moindre faute dans le texte final est sanctionnée très sévèrement.

Élèves et professeurs ont un peu perdu l'habitude de ce niveau d'exigence dans la correction linguistique. Les uns, parce qu'une petite faute par ci, par là, leur semble finalement sans conséquence dans la marée de mots que chaque travail exige. Les autres, parce qu'il savent pertinemment qu'ils ne peuvent tout déceler.

### Le produit global

Les résultats, bien sûr, sont variables, mais deux types d'élèves sont ici avantagés: ceux et celles qui «écrivent bien» et ceux et celles qui ont des dispositions graphiques

naturelles ou un trait de crayon élégant. Il faut ici signaler que, par rapport à la production habituelle des élèves (en courbe de Gauss: quelques très bons travaux, autant de médiocres, et le reste, plus ou moins passables), dans les travaux «grand format», la médiocrité est plutôt l'exception. Elle est surtout le fait d'élèves s'étant laissés surprendre par le temps dans un type d'activité où celui-ci est déterminant<sup>7</sup>.

Dans tous les domaines, on assiste à de telles disparités dans les talents. Ici, elles ont leurs pendants valorisants: des élèves, persuadés qu'ils n'ont jamais rien fait de bon en écriture, arrivent, grâce au support graphique, à produire des œuvres dont ils sont parfois eux-mêmes étonnés. Pour certains, souvent une première! Je dirais même que les travaux les plus originaux sont souvent le fait d'élèves habituellement taxés d'irrécupérables pour leurs médiocres performances en français. Il s'agit des «mangeux» de walkmans, des «regardeux» de vidéos et de TV, des «liseux» de magazines, tous comportements auxquels l'école s'est plus ou moins bien adaptée...

Pour ces élèves -dont beaucoup avaient perdu confiance dans leur capacité d'écrire des choses valables, sinon correctes-, cette «révélation» est psychologiquement salvatrice. Pour améliorer leurs performances écrites, voilà un biais comme un autre (enseigner, c'est souvent tricher) de leur faire comprendre qu'il leur est possible de retrouver une certaine assurance dans l'écriture. Qui, avec les exigences nouvelles de l'épreuve ministérielle de français, est devenue une question de survie sans entraîner, hélas, sa cohorte automatique de motivation. Sans que cela constitue «la» recette, loin de là, le travail grand format permet de motiver les élèves à atteindre ces buts.

### La visibilité publique

Une fois le travail achevé, manipuler un travail grand format n'est pas particulièrement commode: rouler l'affiche cartonnée est loin d'être évident; pour le transport, il faut prendre un soin particulier de son œuvre<sup>8</sup>. En même temps, ça se remarque: alors qu'un travail écrit ordinaire peut dormir discrètement dans un cartable, l'auteur d'une affiche est sollicité par ses camarades: «Montre! Qu'est-ce que c'est?» Il n'est pas rare, juste avant qu'il ne le présente en classe, de le voir succomber au plaisir du partage. Combien de fois arrive-t-il aux élèves d'avoir l'occasion ou l'envie d'étaler devant leurs pairs de simples travaux écrits?

### La réception conviviale

Sans s'en rendre compte, le milieu de l'enseignement pratique très largement le «tablettage» des écrits. Il suffit de considérer le nombre de travaux quotidiennement remis dans un cégep -et pas seulement en français-, pour constater qu'il s'en produit une quantité incroyable. Or, tous ces beaux textes sont lus par qui? Par le seul

enseignant. Le but médiatique ultime de la chose écrite publique (partager des informations auprès du plus grand nombre) se trouve coincé dans un circuit où il y a, pourtant, de nombreux récepteurs potentiels.

Cela est doublement démotivant: pour les élèves qui s'habituent à produire dans des cadres pédagogiquement restreints invariablement inscrits dans le rapport hiérarchique maître/élève; pour les enseignants, noyés dans un flot de documents, toujours semblables, assommants par leur répétitivité.

Comme les productions grand format font largement appel à l'originalité et à la créativité, ces inconvénients disparaissent pour les deux parties. Les élèves sont convaincus d'avoir donné le meilleur d'eux-mêmes et de s'y être donnés à fond. L'enseignant découvre des joies nouvelles à corriger des œuvres toutes différentes, souvent intéressantes dans lesquelles il peut découvrir plus facilement la personnalité de ses élèves, surtout de ceux et de celles (j'ai déjà signalé le paradoxe plus haut) qui manifestent normalement de sérieuses difficultés en écriture.

### Le partage en classe

Mais ce n'est pas tout. Le médium, le format et le matériau nouveaux retenus permettent un partage global que, normalement, seul l'exposé oral autorise. En effet, il est très facile de proposer *toutes* les productions «grand format» à l'ensemble de la classe. Le procédé est très simple: après avoir empilé les chaises, on dispose les tables contre les murs du local, comme en cercle. Sur chaque surface, on installe un travail: il se trouve que les dimensions sont sensiblement les mêmes. Chacun «expose» ainsi son travail à la critique de ses pairs. Et on se met à tourner en rond. La chose s'effectue dans un calme, une concentration, voire un recueillement rares en classe<sup>9</sup>. Et, contrairement à l'exposé oral, -ce seul autre moyen pour un élève de rejoindre l'ensemble de ses camarades-, le partage qu'autorise le grand format est exempt des risques du stress qu'accompagne le fait de «passer en avant.»

### L'évaluation collective

Si le processus d'évaluation avec des travaux grand format est beaucoup plus satisfaisant pour l'enseignant, il y a moyen de l'améliorer encore: y faire participer aussi tous les élèves. À côté de chaque travail, on dispose une feuille à part sur laquelle chacun met sa propre note et, éventuellement, ses commentaires. Cette évaluation, qui rebute plutôt les élèves quand il s'agit d'activités traditionnelles, ne pose ici guère de problèmes. Le fait d'avoir soi-même produit un travail grand format permet à chacun d'évaluer selon des critères que lui a fournis sa propre pratique<sup>10</sup>. Le reste n'est plus qu'affaire de pondération entre la note mise par les élèves et l'enseignant. L'essentiel, c'est que le grand format

La lune  
brillait  
sur les ponts  
d'une amitié  
à peine  
entamée.

À peine  
oui... à peine  
commencions-nous  
main dans la main  
à nous promener.  
Tant de secrets encore cachés  
Si peu de temps pour me  
les raconter. Entendre  
ces contes revivre à  
travers tes souvenirs  
parfois exagérés, que  
de fois depuis ce temps  
j'en ai rêvé. La lune  
brille ce soir, sur  
les ponts d'un village sans  
nom. Toi, ton corps repose  
dans un lit froid.  
Le mien a grandi,  
le mien a vieilli...  
et il a appris  
Un jour je te  
rejoindrai dans ces  
nouvelles contrées  
et nous reprendrons  
où nous l'avons  
laissé, ce petit  
bout d'amitié...

La lune  
brillait sur  
les ponts d'un  
village sans  
nom..  
Toi tu  
reposais  
dans un lit froid.  
fièvre, une fièvre de mort. Toi le  
poids des ans. Ces années  
Tu brôlais d'une  
Père de non-père  
qui m'ont  
s'éteignant  
tant manqué  
pour t'entendre  
raconter  
ces histoires  
que mes soeurs  
mes frères ont  
écoutées. Car moi,  
oh oui, toujours  
je devais aller  
me coucher. Déjà.  
Sitôt? Mais...  
non, non je ne veux  
pas y aller!  
L'amitié de mon  
aïeul. Va m'échapper!!  
Oh non, pour quoi suis-je si peu âgé?

Tant de secrets  
Si peu...

autorise le partage efficace entre tous les individus d'une classe. Les écrits s'en trouvent valorisés et les écrivains aussi.

### La diffusion publique

Le grand format, après avoir permis d'exposer et d'évaluer l'ensemble des œuvres en classe, invite, en outre, à les diffuser dans toute la collectivité collégiale: on sélectionne les travaux les plus intéressants, sinon les meilleurs, pour les exposer dans un endroit public approprié (dans mon collège, une vitrine près de la bibliothèque.) Ainsi, les autres élèves, les enseignants, tous les membres du personnel peuvent prendre connaissance des réalisations retenues. On fait ainsi définitivement sortir la chose écrite du ghetto dans lequel elle est enfermée et qui ressemble étonnamment -comme si, sous ce rapport, on n'avait fait aucun progrès depuis- à l'âge des copistes. Mais sans les enlumineurs auxquels, d'une certaine manière, le grand format invite à revenir.

La plupart des «passants» ignorent l'origine exacte des travaux exposés, ce qui permet, à l'enseignant comme aux élèves, de recueillir anonymement les commentaires au passage. Valorisation, antichambre de la motivation.

### Conclusion : le grand format, une approche pédagogique féconde

Je le répète: cet atelier et cet article ne prétendent pas livrer de recettes garantissant automatiquement des performances linguistiques époustouflantes. D'ailleurs, les enseignants d'expérience savent pertinemment que de telles recettes n'existent pas. Il s'agit beaucoup plus de «reprenre sa plume», dans une démarche stimulante et créatrice, partant d'un principe médiatique très exploité en publicité, mais peu en pédagogie, surtout quand il s'agit de lire et d'écrire: *«avant que le texte soit lisible, il faut qu'il soit visible.»*

Passer au grand format permet de recourir à *une* (il y en a d'autres) parade pour combler le fossé médiatique qui sépare ce que les désirs de la plupart des enseignants sont restés de ce que leurs élèves savent en mesure de produire. Et ce, dans le seul domaine de l'écriture créatrice, de toutes façons trop délaissée<sup>11</sup>.

Bien sûr, pour les uns comme pour les autres, il y a l'aspect de la nouveauté: je ne suis pas sûr que ces exercices porteraient les mêmes fruits si tous les enseignants de tous les collèges les exploitaient universellement. Le procédé, comme tous les autres, s'userait très vite.

Il y a aussi des limitations d'ordre pratique: comme le grand format exige plus de travail et plus de place et que nos établissements ne sont guère préparés à de telles activités, il faut les limiter à 3 ou 4 par trimestre<sup>12</sup>.

Je ne le recommande donc qu'à ceux et celles qui sont naturellement attirés par les à-côtés de la «pédagogie grand format»: une propension à la nouveauté; un certain souci du théâtral; une recherche sincère du partage (de tels procédés libéralisant singulièrement les critiques spontanées, toujours méritées et sans détours); une réelle disponibilité pour s'occuper non seulement de la correction linguistique, mais également du «counseling» visuel<sup>13</sup>; la possibilité de supporter les inconvénients matériels de tant de travaux volumineux, autrement plus encombrants que des textes de plusieurs pages; la disponibilité pour sélectionner les œuvres les plus intéressantes et les exposer au public; enfin, l'égalité d'humeur pour supporter les remontrances qui s'expriment dès qu'on s'affiche en public de manière pas toujours nuancée parce que ceux qui les formulent ne sont pas au courant de tous les tenants et aboutissants de l'entreprise; etc.

Tout ça, sans oublier le but ultime visé: non pas rejeter aux orties un texte bien fait, bien construit, bien balancé, dans une langue riche et imagée; mais réhabiliter, auprès de nos élèves qui n'y croient plus, le plaisir d'écrire et de lire des choses intéressantes, qui les touchent de près et, surtout, auxquelles ils ont travaillé avec soin.

Après des années d'expérimentation, je suis en mesure d'affirmer que le travail grand format est un des procédés les plus simples que j'aie découvert pour préparer les élèves à accepter les règles du jeu de l'idéal textuel traditionnel (introduction, développement structuré en paragraphes, conclusion, citations, références et bibliographie...) Après tout, à travailler grand format, ils ont joué avec des règles au moins aussi contraignantes en ce qui concerne la simple présentation *matérielle* de leurs quelques travaux. Pour constater que c'est payant -en même temps que plaisant- de les suivre...

### Bibliographie

SOLTÉSZ, Joseph A.: «La bd, un médium à découvrir», *Québec français*, N° 70, mai 1988, p. 72 -76

«Atelier d'écriture sur variations de symphonie des adieux», *Québec français*, mars 1989, n° 73, p. 67 à 69

*La symphonie des adieux: textes et partitions*, Presses du Collège, Drummondville, 1989, 44 p.

*Montages poétiques*, Éditions du GRAP, Sillery, 1991, 107 p.

## NOTES

- 1 Dans nos institutions mêmes, le meilleur exemple, et probablement l'un des plus oubliés, ce sont les feuillets d'information qui sont quotidiennement ou hebdomadairement mis à la disposition des élèves et que tout le monde lit ou, du moins, parcourt des yeux. En fait, aucun groupe social ne peut se targuer d'office de l'étiquette de la lecture/écriture: ce sont d'abord les individus, non les groupes qui sont lecteurs ou «écrivains». Et si la chose est plus fréquente dans certaines couches sociales que d'autres, ce ne peut être que pour des raisons socio-économiques. L'immense succès des romans Harlequin -le plus important dans le commerce du livre, avec une mise en marché de type magazine- est d'ailleurs là pour rappeler qu'il faut se méfier des généralisations dans ce domaine.
- 2 Voir SOLTÉSZ, Joseph A.: «La bd, un médium à découvrir», *Québec français*, N° 70, mai 1988, p. 72 -76. Alors que cinéma et vidéo sont plus ou moins largement utilisés en classe, on ne peut pas dire (litote ou antiphrase...) que la bd ait la faveur des enseignants. Pourtant, grâce à son étonnante diversité (surtout pour un médium aussi jeune), il ne manque pas de titres correspondant exactement à toute visée pédagogique, quelle qu'elle soit. Personnellement, je mets toujours une bd au programme de presque tous mes cours de français. En analyse littéraire, le médium permet de visualiser très facilement les concepts -ardus pour certains élèves- d'espace et de lieux, de temps et de personnages, d'événements et circonstances, d'allusions culturelles, historiques, sociales...
- 3 Parallèlement, la génération de la «réforme Parent» est complètement passée à côté de l'exploitation de la dactylographie sur machine à écrire, une habileté qu'on aurait dû développer systématiquement au 2<sup>e</sup> cycle du secondaire. Au début, on pouvait penser que le même ratage technologique aurait lieu avec l'ordinateur. Après le succès envahissant de la calculatrice, la progressive implantation de l'ordinateur laisse présumer que, cette fois-ci, l'erreur ne serait pas répétée.
- 4 Collègues! fouillez dans vos greniers pour vous rendre compte combien, pour des raisons d'économie, auteurs et imprimeurs étaient autrefois obligés de condenser une page... Même l'écran du moniteur informatique a des proportions comparables à une feuille de papier standard. Et c'est beaucoup plus propre et lisible qu'un manuscrit, même de la plus belle calligraphie.
- 5 C'est là un des critères discriminant un travail purement écrit d'une œuvre essentiellement visuelle. En art graphique, toute la surface doit être occupée, même par du blanc ou du vide qui prend alors sa signification propre: le récepteur ne touche pas à l'œuvre, il est censé la regarder de loin. En écriture, la marge est, au contraire, réservée à la manipulation par le lecteur. L'intervention peut aller jusqu'à la possibilité d'annotation.
- 6 Combien d'autres travaux (rapports de lab, TP, etc.) ne pourraient-ils pas être effectués sur grand format, avec tous les avantages que cela comporte? Pour les exercices en français, voir SOLTÉSZ, Joseph A.: *Montages poétiques*, Éditions du GRAP, Sillery, 1991, 107 p. Dans une série de 5 ou 6 articles à paraître dans la revue *Pédagogie collégiale*, je me propose de décrire plus en détail ces différents types d'activités.
- 7 Immanquablement, et en dépit de mes avertissements, la réflexion de la plupart des élèves après le premier travail, revient à: «C'tait l'fun, mais c'était beaucoup de travail!»
- 8 Tous ceux qui œuvrent en graphisme règlent ce problème en utilisant un port-folio de dimensions adaptées au format et à l'échelle. Pour les enseignants, c'est la solution à adopter pour les corrections grand format.
- 9 À tel point qu'on peut très bien envisager de faire, au besoin dans un autre local, de la consultation individuelle pendant que le groupe «tourne».
- 10 En guise de complément théorique, en plus, mes élèves disposent de l'ébauche des articles à proposer à *Pédagogie collégiale* et traitant spécifiquement des aspects techniques des diverses activités qui sont exigées d'eux. Signalons ici qu'on peut étendre le principe de partage et de co-évaluation à d'autres activités de type traditionnel: résumés, réactions, etc. sur papier standard. Comme on revient au format courant, cette fois-ci, la co-évaluation se fait assis. Autre avantage, que des élèves ont spontanément eu l'amabilité de me signaler: pour les plus faibles, c'est l'occasion de constater que la performance adéquate, celle qui est préconisée par l'enseignant, est possible chez leurs pairs; pour les autres, au contraire, celle de se rappeler que les embûches grammaticales sont innombrables et qu'elles les guettent eux aussi, même s'ils y tombent moins souvent. En d'autres mots, il est stimulant de voir les erreurs des autres -qu'on sait éviter- ou de constater la qualité des meilleurs -qu'on sait devoir imiter. Quelques sérieuses prises en main personnelles en grammaire (inscriptions volontaires et spontanées au Centre d'aide en français...) l'ont été à l'occasion de tels «lectoires».
- 11 Parmi les autres activités originales d'écriture créatrice que j'ai développées, voir: «Atelier d'écriture sur variations de symphonie des adieux», *Québec français*, mars 1989, n° 73, p. 67 à 69 et *La symphonie des adieux: textes et partitions*, Presses du Collège, Drummondville, 1989, 44 p.
- 12 Une exception notoire: dans le cadre du cours d'expression écrite que j'ai assumé pour la *Faculté d'Éducation permanente* de l'Université de Montréal, c'était l'occasion hebdomadaire d'exposer, parmi d'autres, de tels travaux. Il est vrai que la description du contenu du cours se résumait à ceci: *écrire!*
- 13 On prend très vite de l'expérience. Une fois maîtrisés les trucs de base (voir *Montages poétiques* et les articles à venir dans *Pédagogie collégiale*), on se découvre un étonnant plaisir à devenir le conseiller non seulement de la correction des mots, mais aussi de l'agencement des images...